

Aïn Kial,

Nous y arrivons le 16.7.1959.

Il s'agit d'un petit village moins coquet que De Malherbe, mais un peu plus grand. Aïn Témouchent est tout près d'ici.

Nous étions installés dans des constructions préfabriquées situées sur une petite colline, surplombant le village, d'où nous découvrions les toits des maisons ainsi que cinq petites rues aboutissant à une voie à plus grand trafic, où ce lieu également nous apercevions un douar.

Nous apprenions dès notre arrivée qu'il s'agissait d'un village prétendument en auto-défense.

Ainsi donc il s'agirait d'un de ces villages dont la presse et la radio, tant en métropole qu'en Algérie, vantaient les mérites des habitants algériens qui s'organisaient pour se protéger des vilains terroristes du

F.L.N. J'entendais cela lorsque j'étais encore civil, je lisais cela, ici, dans le « bled », abondamment diffusé à l'ensemble des trouffions.

Certes, il existait bien des Algériens qui n'adhéraient pas à l'idée d'indépendance pour laquelle tant d'autres combattaient, mais ils étaient minoritaires.

L'expérience que nous avons vécue ici me prouva que j'avais bien raison de ne pas croire en la véracité des informations diffusées pour tromper la population quant à l'ampleur de la guerre.

En effet. A chacune des trois entrées du village étaient implantées des cabanes, genre guérites, destinées à accueillir, la nuit, des volontaires chargés de monter la garde et de réagir en cas de venue de combattants de l'A.L.N. Mais leurs moyens d'intervention étaient bien limités puisqu'ils étaient tout simplement dotés d'un gourdin et d'un sifflet à roulettes comme si la confiance qui leur était accordée était bien mince.

La guérite la plus proche de notre campement était munie d'un dispositif archaïque composé d'une poignée reliée par un fil métallique à une clochette située dans le mirador où nous montions la garde. Curieusement (?) ce fil parcourant quand même deux à trois centaines de mètres et suspendu à quelques poteaux était souvent victime de rupture.

Aussi, chaque soir, les prétendus volontaires ne se bousculant pas à l'appel, l'un d'entre nous, un sergent, était chargé de battre le rappel à partir d'une liste établie par les autorités locales. Cela dura un temps, puis les guérites restèrent désespérément vides.

Pour notre part, notre séjour à Aïn Kial se déroulait tranquillement et les journées étaient occupées à exécuter les corvées de quartier et à prendre les tours de garde, très fréquents compte tenu de la faiblesse de notre effectif.

De temps à autre, nous effectuions aussi des sorties dans les plaines et champs voisins, simples patrouilles d'observation, de reconnaissance.

Le moral et la santé s'étaient un peu requinqués.

Au cours d'une de ces « promenades », dans un carré de vignes, nous avons découvert un gros chien, genre «chien des Pyrénées», totalement incapable de réaction, famélique, anéanti. Ses maîtres ne pouvaient être que des colons occupant l'une des fermes environnantes. Sans trop d'hésitation, nous décidions de le charger dans l'un de nos véhicules et de le transporter jusqu'à notre campement autour duquel, pourtant, furetaient déjà bon nombre de chiens errants.

Nous avons tout fait pour lui redonner du tonus, sans trop de difficulté puisqu'il s'accommodait bien, lui, de tout ce que, nous, nous trouvions immangeable.

Nous ne l'avons pas regretté puisqu'il reprit rapidement de la vigueur et, comme s'il était reconnaissant des soins que nous lui avons prodigués, il ne manqua pas une seule nuit, dès qu'il le put, d'accompagner ceux d'entre nous qui montaient la garde. Il vivait en fait la nuit, dormant beaucoup le jour, et se postait au pied du mirador, attentif au moindre bruit et nous prévenant de sa grosse voix de tout éventuel danger. Ce fut un compagnon précieux.



La non acceptation de ma candidature au stage de sous-off., si pour moi cela était du passé, continuait, à mon insu, d'intriguer l'adjudant chef de la compagnie. Un être répugnant, se présentant un peu sous la forme d'une barrique, grossier, prétentieux, aux lèvres adipeuses, «baroudeur» ancien d'Indochine.

Il mena son enquête et, furetant à la caserne, parvint à prendre connaissance du dossier me concernant. Nous ne nous apprécions déjà pas beaucoup mais, ses allusions aidant, j'ai bien vite compris, à son retour à Aïn Kial, que je pouvais m'attendre à des jours difficiles.

Cela ne fut pas immédiat. En effet, quelques jours plus tard nous étions appelés à le relever d'une fâcheuse position couchée, une soudaine envie de cueillir des pâquerettes. Par une belle journée ensoleillée, il s'était payé la fantaisie de trois ou quatre tonneaux avec un 6x6 et avait été le seul à ramasser les fruits de cette aventure, les copains l'accompagnant n'ayant heureusement rien subi.

Il se retrouva donc avec une clavicule quelque peu endommagée et nous ne le revîmes que trois mois plus tard, après opération, convalescence et permission.

Ici, à Ain Kial, dans notre campement, ne se trouvaient, avec les chefs de compagnie, que la première section et celle de commandement, les trois autres étant disséminées dans différentes bourgades situées dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres.

La section de commandement réunissait les chauffeurs, les cuisiniers, les bureaucrates, l'infirmier, le vaguemestre, etc...

Je n'avais pas souvent approché d'aussi près le bureau de compagnie constitué du major, d'un caporal et d'un deuxième classe.

Cette plus grande proximité me permit de discuter fréquemment avec le caporal et de découvrir qu'il était «pied noir», de confession juive et très, très proche du parti. J'ai beaucoup regretté de ne l'avoir pas connu plus tôt, cela aurait été bon pour le moral.

Nous étions au mois d'août, je venais de prendre 21 ans et j'accomplissais mon douzième mois d'armée. Le major, en permission, était remplacé par un sergent. Mon nouvel ami, le caporal Quimoun, n'ayant plus que deux mois à attendre la quille, souffrant de difficultés visuelles et n'ayant plus trop envie de poursuivre sa tâche demanda à être muté dans une des autres sections. Cela fut accepté par le commandant de compagnie.

A ma grande surprise, son poste me fut proposé. Après quelques informations sur le contenu du travail à effectuer, (classement du courrier, permissions, soldes, tenue quotidienne de l'état des effectifs, etc...) je m'empressais d'accepter le poste.

C'était pour moi une nouvelle situation tout à fait inespérée et qui changera assez profondément mes conditions d'existence. Mais subsistait bien une inquiétude dans ma tête, quelle sera la réaction du major à son retour de vacances ?

Assez copain avec l'adjudant blessé, il me donnait l'impression de ne pas avoir beaucoup d'estime à mon égard. Pourtant, à son arrivée, me voyant assis derrière le bureau, il me salua sans autre commentaire.

Du 27 au 30 août, De Gaulle effectuait sa première « tournée des popotes » en Algérie. Ce monsieur y avait, paraît-il, rencontré des petits soldats au moral excellent, en pleine forme. menteur !

A son retour en France, il a fait des déclarations, que nous attendions tous ici, mais comme à l'habitude, ce fut de grands mots pour ne pas dire grand-chose si ce n'est d'entretenir la confusion.

L'idée de négociations politiques avait quand même été évoquée, mais je n'y croyais pas trop, ce qui me faisait écrire à mon frère :

« J'espère qu'il ne s'agit pas d'une attitude de façade destinée à endormir l'opinion publique et à essayer de prouver la « bonne foi » du gouvernement français lors de la prochaine cession de l'O.N.U.

Souhaitons que cette fois-ci les gens ne se laissent pas tromper.

Je crois que les étudiants s'apprêtent à faire du bruit.

Cela va aussi être la période de la reprise du travail dans les grosses entreprises.

La prochaine rentrée scolaire semble poser un grand problème qui ne laissera probablement pas indifférent le corps enseignant.

J'ai entendu dire aussi qu'en France, les parents de soldats s'organisaient et manifestaient. Qu'en est-il de cela ?

Tous ici espèrent prochainement des changements, moi aussi. Mais bien que je fasse de mon mieux pour essayer de la comprendre, je suis un peu paumé pour juger sérieusement la situation. »

En dehors de la lecture épisodique de « l'Echo d'Oran », je n'avais pas d'autres sources d'information. Nous ne possédions pas encore, à ce moment là de radio. Les copains, les quelquefois où ils m'écrivaient, étaient trop timides dans leurs commentaires, de même que mon frère.

Je connaissais l'existence d'une publication spécifique du P.C.F. en direction des soldats, mais je n'en ai jamais été destinataire. C'était bien dommage et je n'ai jamais su si c'est parce qu'elle ne parvenait pas à la section du Havre du Parti ou bien parce que les camarades craignaient, en me l'envoyant, de prendre le risque de me créer des ennuis.

En septembre/octobre, les Soviétiques réalisaient un exploit spatial avec le lancement de « Lunick II ».

La réaction des gars qui étaient avec moi fut très positive. Ils étaient soufflés par l'événement, certains d'entre eux vantaient les mérites de l'Union soviétique lors d'une longue discussion sur son régime.

Dès l'annonce de la nouvelle, spontanément, l'un d'entre eux, chtimi clama aux autres copains : « vous avez vu vos "ricains", ils l'ont dans l' c.. ! »

Tout cela me procura beaucoup de plaisir et me fit du bien.

Durant cette période, l'idée de me faire suivre le stage de sous-off. refait surface, le commandant de compagnie ayant déposé une nouvelle fois ma candidature, sans recueillir préalablement mon avis.

Bien qu'à Aïn Kial, les jours s'écoulaient tranquillement, même si c'était trop lentement, nous n'étions jamais assurés que cela durerait longtemps et ne savions jamais de quoi demain serait fait.

Et puis, resterais-je indéfiniment installé au bureau ?

Aussi, je me disais que tout compte fait il ne serait peut-être pas plus mal pour moi d'aller vivre, à nouveau, deux mois au centre d'instruction. J'espérais bien un peu, aussi, que mon certificat d'aide moniteur d'éducation physique pourrait me valoir un poste dans ce centre et d'y demeurer jusqu'à la fin de mon service, qui sait ?

Mon esprit, cependant, était beaucoup plus occupé par les nouvelles inquiétantes me parvenant du Havre et concernant l'état de santé de mon père.

Depuis quelque temps déjà, je pressentais quelque chose de pas bon au vu de l'écriture hésitante des courriers qu'il m'adressait. Et puis il cessa soudainement de m'écrire.

Mon frère me parlait bien de ce qu'il constatait sur place, mais souhaitant forcément ne pas m'inquiéter, minimisait la gravité de la situation. Jusqu'au moment où il

ne put faire autrement que de m'informer de l'hospitalisation de notre père.

Celle-ci dura une quinzaine de jours et lui fut bénéfique. Dès son retour à la maison, il s'empressa de m'écrire d'une main plus assurée.

L'inquiétude qui me rongait diminua heureusement d'intensité même si je continuais de me lamenter de ne rien pouvoir faire d'autre, d'aussi loin, que d'essayer de reconforter moralement mes parents. J'aurais pourtant bien voulu aider davantage ma mère, particulièrement courageuse, et dont j'imaginai la grande fatigue.

Autour de moi, le grand sujet de conversation de mes compagnons était l'annonce d'un nouveau déménagement programmé en fin de mois. Notre nouvelle implantation se ferait à "Gaston Doumergue", un autre petit patelin, situé dans la même région, et plus souriant qu'Aïn Kial, paraît-il.

En fait, ce déménagement n'a pas été le mien puisque, dans la même période, j'ai été informé de ce que ma candidature forcée au stage de sous-off, cette fois-ci, avait été retenue.

Ce qui me faisait dire qu'il devait y avoir quelques lacunes dans les services renseignés de ce grand bordel.

Je n'étais donc pas présent pour confectionner les paquets, charger matériels et bagages dans les camions et effectuer les mêmes opérations au nouveau point de chute. J'avais évité une belle corvée.

Une journée plus tôt je rejoignais la caserne à Oran, pour être ensuite acheminé au centre d'instruction de sous-officier, le "C.F.S.O.", de Gambetta.

En France la grande préoccupation du moment était la visite annoncée de Nikita Khrouchtchev, président de l'Union Soviétique, ce qui m'inspira le commentaire suivant dans un de mes courriers à René et Yvette :

*« Dites-moi, j'espère que vous vous préparez à bien recevoir notre ami "K".
Figurez-vous qu'ici, il y en a, (vous voyez qui), qui s'attendent à le voir mis en difficulté par l'autre grande bécasse*.
Et moi de rire... ».*

** De Gaulle, bien sûr.*